

<https://divergences.be/L-Homme-du-Haut-Chateau.html>



L'Homme du Haut Château

- Aujourd'hui - 2026 - juin 2026 -

Date de mise en ligne : vendredi 29 mai 2026

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine [Substack T. Snyder](#) Une critique littéraire occasionnelle

24 mai 2026

De temps à autre, je rédige une critique d'un livre sur lequel je tombe par hasard. Aujourd'hui, il s'agit du roman classique de Philip K. Dick, publié en 1962, qui traite de l'oppression et de la libération : L'Homme du Haut Château.

[<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L300xH168/high-39c47.jpg>]

Nous ne savons pas pourquoi nous lisons ce que nous lisons, ni quel effet un roman aura sur nous : c'est là le postulat de l'histoire de Dick. À première vue, il s'agit des conséquences de la victoire germano-japonaise lors de la Seconde Guerre mondiale. Mais son véritable sujet est la lecture et la construction du monde.

L'autre soir à Prague, j'ai eu quelques minutes pour moi et j'ai eu la chance de voir la reliure menthe de L'Homme dans le Haut Château. Quelque chose a bougé ma main. Je prévoyais de courir le lendemain matin sur une colline appelée « Vyšehrad », qui signifie « château supérieur ». C'était ça ? J'étais sur le point de monter sur scène pour parler de liberté ; peut-être ai-je senti que Dick avait quelque chose à dire sur le sujet.

Je savais que L'Homme dans le Haut Château parlait d'une occupation germano-japonaise des États-Unis. J'avais toujours supposé que la figure éponyme était une Allemande avec un secret à garder. Je me suis trompé. C'est un romancier américain qui a écrit un roman rétrofactuel qui figure dans le roman contrefactuel de Dick. L'histoire dominante est celle de la « réalité » à savoir la victoire germano-japonaise. Mais l'autre version à savoir le « roman » à savoir s'affirme de plus en plus au fil du livre.

Au début, nous n'avons aucune raison de s'y attendre. Nous sommes attirés par le monde des Américains vaincus à San Francisco. Dick ne décrit pas directement le régime d'occupation japonais. Nous avons les expériences intérieures, trop plausibles, d'Américains pour qui la vie était ailleurs. Les Américains ont intériorisé leur propre position subordonnée, chacune correspondant à un ensemble spécifique de traits de caractère. Leur langue s'adapte à la façon dont les Japonais parlent anglais ; même leurs pensées le font.

Dick fait paraître l'impérialisme en Californie sans problème. L'endroit a été géré depuis toutes sortes de centres de pouvoir éloignés, alors pourquoi pas Tokyo ? En normalisant complètement la domination japonaise, Dick accomplit quelque chose de très intéressant : nous montrer comment d'autres romans se déroulant en Californie, disons une histoire policière de Raymond Marlowe, normalisent la domination américaine.

Il n'y a pas de résistance apparente aux Japonais ; Ce que nous voyons ressemble davantage à la protection créative des intérêts individuels que les historiens pourraient appeler « l'agence ». Les Japonais s'intéressent à l'Amérique d'avant-guerre, tout comme les Américains pouvaient l'être pour les arts et métiers autochtones. Ainsi, certains personnages produisent et vendent de fausses antiquités pour le marché japonais. Deux Américains (dont l'un juif) s'écartent de l'arnaque et produisent des bijoux contemporains qu'ils tentent de les vendre comme tels. Un acheteur japonais potentiel considère les bijoux comme adaptés uniquement à un marché colonial mondial : en d'autres termes, comme des babioles de masse. Une leçon est enseignée sur la relation entre le pouvoir et le goût. Les Japonais achètent eux-mêmes de la fausse camelote, qui devient des chefs-d'œuvre parce qu'ils sont les maîtres. L'art authentique devient un bibelot grand public pour la même raison.

Tout aurait pu être différent, semble dire Dick, car si ça avait été différent, ça aurait été très pareil. Divers préjugés peuvent être mobilisés dans le même sens, différentes hiérarchies peuvent être imposées à l'invisibilité pratique de la vie quotidienne, et nous tiendrions tout cela pour acquis. La plupart de la culture se plierait simplement ; Mais peut-être pas tout.

Nous aurions besoin de quelque chose, d'un type d'art particulier, peut-être d'un autre genre, pour nous aider à voir à travers notre propre réalité vers une autre possibilité. L'homme dans la haute tour, le romancier Hawthorn Abendsen, a écrit une histoire contrafactuelle, un roman à succès, sur un monde où les Britanniques et les Américains ont réellement gagné la guerre. Et ainsi, nous avons un roman dans le roman, qui apparaît partout, et dont on nous donne des passages marquants. Ce livre fait sa magie non seulement sur les Américains mais aussi sur tous ceux qui le lisent, y compris les Allemands.

Notre point de vue à leur égard est encore plus incertain. Nous ne voyons que quelques Allemands de l'intérieur. Nous avons très peu d'accès aux régimes fantoches nazis dans l'est des États-Unis ni à la domination nazie ailleurs dans le monde — bien qu'on nous comprenne que les nazis ont poursuivi l'Holocauste en Amérique et ont tenté d'exterminer chaque habitant d'Afrique. Un autre crime d'une ampleur similaire est en préparation.

Les nazis sont à la fois sûrs d'eux et psychologiquement vulnérables, pris dans un cycle de crimes spectaculaires qui les distrait des luttes internes ennuyeuses. En 1962, lorsque se déroule le livre, Hitler est devenu fou de la syphilis, remplacé par Martin Bormann. Après la mort soudaine de Bormann, les derniers dirigeants nazis luttent pour le pouvoir, les principaux prétendants étant Goebbels, Göring et Heydrich.

La présentation contrefactuelle du nazisme par Dick, dix-sept ans après la victoire, est très bonne. Il connaissait l'essentiel de ce qu'on pouvait savoir sur le massacre de masse des Juifs, sur la fixation hitlérienne pour l'Ukraine, sur les divisions au sein du régime.

Bien que Berlin soit lointaine, la lutte pour la succession se propage à travers l'Atlantique et à travers l'Amérique du Nord jusqu'à la côte ouest dominée par les Japonais. Un Allemand de l'Abwehr (renseignement militaire) est venu en Californie en infiltration (principalement pour se cacher d'autres Allemands) afin de joindre une faction du gouvernement japonais. Le chaos à Berlin complique sa mission. Il doit exhorter les Japonais à soutenir Heydrich, dont il connaît très bien les crimes énormes, car il semble que Goebbels serait plus susceptible de commettre la prochaine grande atrocité.

L'officier du renseignement militaire se voit comme faisant partie des choix pires qu'imparfaits, mais qui doivent néanmoins être faits. Il est poursuivi par le Sicherheitsdienst ou SD, qui est en fin de compte l'organisation de Heydrich ; à leur niveau inférieur, ils ne font que leur travail. Lui-même considère la fraction de Heydrich comme la pire des pires, mais il se trouve qu'à un égard crucial, elles sont moins terribles que la fraction de Goebbels, et donc dans cette conjoncture particulière doivent être soutenues. « Nous ne pouvons contrôler la fin qu'en faisant des choix à chaque étape », réfléchit-il.

Le principal acte de résistance du livre est mené par quelqu'un qui a des contacts avec les trois zones — les Japonais, les tampons, les Allemands. C'est une femme, survivante de violences sexuelles, qui, au fil de l'histoire, passe d'une quasi-muette au personnage le plus éloquent du livre. Julianna Crain a quitté son mari, l'un des bijoutiers, pour des raisons privées et peu claires ; Ils semblent s'apprécier, mais quelque chose n'a pas fonctionné. Le fait qu'il soit juif compte pour son approche envers les nazis. Dans le Colorado de la zone tampon, elle rencontre, d'abord sans le savoir, un agent nazi infiltré envoyé pour tuer le romancier Hawthorn. Elle fait avec lui ce qu'elle pense devoir faire.

La fin énigmatique vaut mieux ne pas être décrite en détail. L'essentiel, cependant, est que le monde dans lequel l'histoire se déroule est une vision possible des choses, et le monde du roman dans le roman est une autre vision possible, mais cela ne limite toutes les possibilités. Le dernier chapitre peut être compris de plusieurs manières, dont l'une est la suivante : les Américains sont, en fait, leurs propres Japonais et leurs propres Allemands.

Il se pourrait que, semble nous le dire Dick, le postulat apparent du livre soit illusoire : peu importe qui a réellement gagné ou perdu une guerre, mais ce que nous faisons de nous-mêmes ensuite. Nous n'avons pas besoin d'une défaite face à une puissance étrangère pour s'adapter à l'autorité quotidienne ou inviter à une violence atroce ; nous, les Américains, pourrions faire cela sans autre excuse que l'auto-illusion.

Et même si cela peut sembler une conclusion sombre, elle est aussi valorisante : l'histoire, au final, nous appartient. Le pouvoir sur nous dépend d'un certain type de charisme, en fin de compte d'un « bluff ». Cela ne signifie pas, semble dire Dick, que tout est facile ; Ses personnages les plus efficaces prennent les risques qui leur sont donnés et savent que chaque choix est risqué. Cela signifie que beaucoup de ces contraintes qui pesent sur nous sont celles que nous choisissons, et que nous sommes plus enclins à agir concrètement lorsque nous pouvons imaginer un monde très différent.

Le livre ne parle pas de qui a gagné. Il s'agit de la rapidité avec laquelle un soi-même se plie.

Mais nomme le mécanisme. Les Américains parlent anglais comme les Japonais. Leurs pensées s'adaptent. Personne n'a commandé ça. Un point de référence arrive, l'esprit le prend comme le plancher, et en une saison il est la base, pas une gêne. L'occupant n'a jamais à surveiller une pensée qu'il a installée comme unité de compte.

Voici la partie difficile. Les deux sont des dispositifs qui permettent d'économiser du travail. L'esprit ancré et l'œil déferlant ne sont pas faibles, ils sont efficaces, exécutant la procédure qui maintient un cerveau bon marché. C'est pourquoi l'occupation semble ne rien signifier de l'intérieur. Rien n'est réprimé. Une réduction est appliquée, et l'esprit adore une réduction.

C'est pourquoi le roman à l'intérieur du roman est le seul objet coûteux du livre. Cela impose un second point de référence, le coût métabolique que le régime existe pour vous épargner. C'est ce qui le rend dangereux. Pas son contenu. C'est son prix.

Nous n'avons pas besoin des Allemands ni des Japonais pour tout cela. Nous fournissons nous-mêmes l'encre et la déférence, gratuitement, et appelons le résultat réalité.

Post-scriptum :

(PS : Je précise que cette critique concerne le roman, que je viens de lire, et non la mini-série, que je n'ai pas vue ; Je crois que son intrigue est différente.)